

Vincent Gracy

Le sourire intelligent (avec le ciel en prime)

Pour Pierre Autin-Grenier

« J'écoute d'une oreille distraite dans mon dos craquer mes os qu'attaque à la pointe du couteau comme le ferait une bande de loubards désœuvrés une maladie vicieuse et subtile qui veut ma peau et sucer d'un coup toute ma musique avec, et j'imagine qu'il me faudrait maintenant faire de préférence des phrases courtes n'ayant sans doute plus assez de temps à perdre ni d'énergie à revendre dans l'imitation pathétique d'un Marcel Proust ou du grand imprécateur fou d'Ohlsdorf. » (Analyser la situation)

À ce jour, ces derniers mots composent la dernière phrase du dernier recueil publié par Pierre Autin-Grenier.

Aux éditions *Finitude* à l'automne 2014.

Mais à titre posthume : Pierre Autin-Grenier est mort un sale matin du printemps 2014. Je ne sais pas s'il faisait beau ce jour-là sur Lyon ou Carpentras, les deux villes entre lesquelles la majorité de sa vie s'est écoulée. Le ciel était-il au noir comme pouvait l'être son humour à l'occasion ? Le temps est souvent changeant un 12 avril. J'espère que s'il y a eu des nuages sur la vallée du Rhône, le soleil un moment les a éclipsés – comme un sourire intelligent du ciel, exactement ce à quoi s'est toujours efforcée de ressembler l'écriture de Maître Autin-Grenier, l'Ami Pierre.

Maître ou Ami...

On hésite entre les deux termes et on a besoin de les dire tous les deux. Pour son lecteur, Pierre Autin-Grenier devient l'un et l'autre à l'instant qu'on tourne la page d'un de ses livres, n'importe lequel, n'importe quel de ses textes. Par exemple :

« Quand depuis plus de deux mois pleins, on n'a plus aucune nouvelle de Romorantin et qu'ici, vraiment, c'est grisaille et gadoue, je ne crois pas bien malin de gaspiller son énergie à aspirer la poussière sous les lits ou se mettre à repasser cols de chemise et gants de toilette, ou alors c'est qu'on a un chiffon effiloché dans la tête et rien d'autre pour rêver. Foin donc de toutes les futilités du quotidien et de l'inutilité des travaux ménagers qui vont m'enfermer dans un héroïsme de pacotille comme dans un cercueil de bois blanc ! Mieux vaut pour aujourd'hui lâchement claquer derrière soi la porte, s'en aller vider un double daiquiri glacé avec Castro sur les tables de formica rouge du Floridita et régler l'addition en dollars à la barbe du lider maximo ! » (Toute une vie bien ratée, Rêver à Romorantin).

N'est-ce pas qu'à l'instant on est embarqué sans pouvoir dissocier l'admiration de l'amitié ? On admire ce que l'on lit, on aime qui l'a écrit. Ils sont rares en réalité les auteurs qui d'emblée conjuguent en nous ces deux sentiments presque toujours contradictoires. Le Maître nous saisit par son usage infiniment subtil de la langue, réussissant à en tourner toute la science en limpidité. L'Ami nous attrape par sa vision d'une humanité fraternelle, parvenant à en exprimer l'essence prosaïque sans verser dans la trivialité.

Et il y a ce fait, manifeste, qu'Autin-Grenier est un parfait narratif. Car, bien sûr, à

L'arrivée de ces deux phrases d'accroche, se pose inévitablement la question : mais où veut-il en venir, le bougre ? Tellement d'informations, déjà, nous sont tombées sur le râble ! *Romorantin, grisaille, aspirateur, héroïsme de pacotille, double daiquiri glacé, Castro, Floridita, lider maximo...* Allons ! Ce n'est plus de l'indice, c'est presque une cosmogonie ! Patience, patience... Maître Autin-Grenier manie le suspense littéraire à merveille. Tous ces surgeons de récit éclos au hasard semble-t-il, il va les rabouter cosse à cosse pour nous mener où il veut en venir – à savoir quelque destination sûre située bien plus loin dans l'inattendu extrême. Ayant entre-temps beaucoup sinué, c'est vrai. Mais sinué méthodiquement avec rythme et projet. Le (grand) style chez Autin-Grenier est détour – deux cents détours pour atteindre sans férir au but inexorable.

La vérité est qu'il écrit comme personne – et mieux que tout le monde, a-t-on bien envie d'ajouter. Chaque phrase sous sa plume est invention. Pas un poncif, pas une béquille. Son art littéraire naît de sa soumission humble à l'artisanat de l'écriture : sur le polissoir de la phrase, reprendre mille et mille fois sujet, verbe et complément, plus tout le bataclan des adverbes, des adjectifs et de la ponctuation, les déplacer, les remplacer, les décaler, les intercaler, pour écouter la musique qu'ils font ensemble, et ne s'arrêter que quand ils sonnent juste. Juste et beau.



Pierre Autin-Grenier était né peu de temps après la guerre, en avril 1947. Il venait tout juste d'avoir vingt-et-un ans (alors âge légal de la majorité) quand déferla la tornade mai 68 sur une France arcboutée en des certitudes très anciennes. Il y a peu de doute à avoir que cette déflagration fut grand feu d'artifice pas seulement pour sa jeunesse, pas seulement pour son existence sociale mais pour sa vie consciente tout entière.

À vrai dire, on ne l'imagine guère militant, petit soldat mao-marxo-trotsky tractant sur les marchés, à la sortie des usines... Toute discipline imposée chez lui semble par nature incompatible. Mais libertaire (tendance poético-pouilly-fuissienne), oui, on l'imagine. On l'imagine très bien. On l'imagine définitivement d'après ses livres. Tous, en un sens, témoignent d'une espérance qui, l'espace d'un printemps du siècle dernier, cristallisa en expérience : que l'individu exerce sa liberté d'être humain ; qu'autrui soit un semblable en tous ses droits et devoirs. D'un texte l'autre se manifeste, articulée rarement, le plus souvent en filigrane, cette utopie jamais répudiée d'un monde où l'homme enfin serait l'Homme réalisé dans la coopération de tous ses congénères.

Les siens – « ses » hommes, (écrits) – sont toujours des petits. On ne peut même pas dire qu'ils combattent la Concurrence, la Puissance et la Finance pour leur opposer, en plus grandes majuscules encore, la Fraternité, l'Humilité et la Dèche digne. Les êtres littéraires d'Autin-Grenier en somme préfèrent ignorer les Trois Ennemis. Ils vont cahotant à des buts insoupçonnés et minuscules (et la plupart du temps secrets, y compris à eux-mêmes), mais qui les grandissent.

C'est que le poétique, en première et dernière analyse, se substitue chez eux au politique comme possibilité vraie de la marche à l'humain. En quoi, même s'il aurait sans doute été le premier à s'étonner d'un tel rapprochement, le P. A.-G. de *Friterie-Bar Brunetti* n'est peut-être pas si éloigné du Péguy de *Notre Jeunesse* écrivant : « *Vous nous parlez de la dégradation républicaine, c'est-à-dire, proprement, de la dégradation de la mystique républicaine en politique républicaine. N'y a-t-il pas eu, n'y a-t-il pas d'autres dégradations. Tout commence en mystique et finit en politique... L'intérêt, la question,*

l'essentiel est que dans chaque ordre, dans chaque système, la mystique ne soit point dévorée par la politique à laquelle elle a donné naissance. »

Rassurons-nous ! Ni les aléas de la vie ni ceux de la politique n'ont dévoré P.A.-G. . Sa mystique non dégradée est restée jusqu'au bout celle de l'homme ordinaire comme vecteur de l'infini potentiel. Ses héros sont vicinaux ; ses commensaux électifs en charge de régénérer l'humain ont eu des débuts de vie compliqués et ils ont des fins de mois difficiles. On les rencontre dans des cours d'immeubles, des cages d'escalier, ou plus sûrement encore derrière le comptoir d'un rade miteux :

« La Friterie Brunetti des années soixante qui fut la mienne, c'est de tous ces cocos-bel œil, manilleurs aux enchères, marchands de chansons et croquettes de la barrière qu'elle a pris le relais avec, en prime, la clientèle assidue et siroteuse des smicards du Prisunic, celle bambocheuse et forte en gueule des chauffeurs de taxi pour qui le zinc tenait le plus souvent lieu de borne et aussi les séfarades tout juste débarqués de Casa ou Tanger, de Tunis et Tabarka, la plupart négociants en tissus chamarrés de faux or et lourdes broderies débités au petit métrage ou bradés par coupons entiers dans le clair-obscur d'échoppes étriquées ou alors ciseleurs de bagues, bracelets et pendeloques en invraisemblables turqueries que lorgnaient avec gourmandise les matrones du coin... À ce florilège de tous les petits boulots de tous les coins de l'univers, il fallait ajouter les arrivants d'Alger, de Blida ou de Constantine, les Mohamed qui levaient le rideau des premières boucheries halal, les Ali tenant étal d'épices, pistaches, pois chiches et semoule à couscous, d'autres ouvrant des bazars trouve-tout où s'entremêlaient pêle-mêle poêles à paella, tapis de prière, shampoings au henné et tout un fourbi défiant le moindre inventaire, cependant que les plus mal lotis d'entre eux quittaient tôt le matin leur meublé pour s'en aller à pied à l'autre bout de la ville se faire briser l'échine par les gardes-chiourme de Pennaroya pour le plus grand profit du patronat. Tout ce petit monde se croisait un moment l'autre de la journée au comptoir de chez Brunetti, pour le croissant-crème du matin, au Ricard mominette sur le coup des midi, aux petites mousse fraîches d'après sieste et discutait boutique en passant... »
(Friterie-Bar Brunetti)



Sans avoir l'air d'y toucher, Pierre Autin-Grenier a dû publier une bonne quinzaine de livres, et en écrire sans doute bien davantage. Mais il n'était pas d'un genre. Ce qui a probablement nui à sa reconnaissance. Il avait l'écriture transfrontalière, se jouait des bornes avec une insolence même pas arrogante. Prose ? Poésie ? Récit ? Nouvelle ? Chronique ? Ses textes courant sur quelques pages à tout coup sont pinte de plénitude. Là où certains ont besoin de cinq volumes pour cerner une idée, cinq lignes lui suffisent à exprimer le suc d'un projet. Au centre de son œuvre se dresse la trilogie *Je ne suis pas un héros, Toute une vie bien ratée, L'Éternité est inutile...* Trois titres typiques, exemplaires (regroupés sous l'intitulé général *Une histoire*), qui nous propulsent de plain-pied en pays d'Autin-Grenie : humour massif à base d'autodérision avec possible option de rire et délire sur tout le reste...

Car il est temps de le dire. D'une part les lecteurs de P. A.-G. aiment rire ; d'autre part il existe une confrérie des lecteurs autin-greniesques. Pour ces initiés, le premier paragraphe de *Des nouvelles du Montana* (dans *Je ne suis pas un héros*) sonne souvent comme un signe de reconnaissance :

« *Je ne sais pas ce qui se passe dans le Montana mais jamais personne ne m'écrit de là-bas... Je ne demande pourtant pas à recevoir des lettres de plusieurs pages en provenance directe d'Helena, la capitale ; non, mes espérances sont plus modestes et un simple mot, même d'un type perdu dans les Rocheuses ferait parfaitement l'affaire. Sur les 808 100 habitants de cet État qui compte 381 000 km² il devrait bien se trouver au moins un individu pour s'inquiéter de moi et me donner des nouvelles du Montana... »*



Et pourtant, limiter l'Ami Pierre à l'autodérision souriante serait tellement restrictif que cela en deviendrait mensonger. Sachez-le : Maître Autin-Grenier fait pleurer. En tout cas, noue la gorge, noue les tripes, tout ce qui en nous ne demande qu'une émotion pour se nouer. Je défie quiconque de lire *En remontant le cours d'un torrent (Je ne suis pas un héros)*, et de pas être aspiré par son amorce : « *Par un sentier muletier plus raide que la spirale qui conduit des pèlerins avides de vertige sur la couronne de la Vierge du Puy, je remontais péniblement le cours d'un torrent de Haute-Loire dans les remous duquel...* », comme par sa chute : « *Se trouvait là, comme en attente à la naissance des eaux, un berger songeur auquel je ne sus donner d'âge. Berger sans troupeau et sans chien.* » Lisez cela, et si vous ne vous nouez pas, si vous ne pleurez pas, ou en tout cas si vous ne songez pas très fort à vous nouer et à pleurer, eh bien il est temps sans doute pour vous de changer de métier : cessez de lire et passez au golf, par exemple, ou à l'étude des pages saumon du *Figaro*...



Nous ne nous sommes jamais rencontrés, P. A.-G. et moi. Nous avons échangé quelques lettres, à mon initiative, après que j'ai lu *Je ne suis pas un héros* voici une dizaine d'années peut-être. Notre correspondance s'est interrompue assez vite. Et qu'avions-nous de plus à nous dire, une fois que je lui eus exprimé mon admiration pour sa maîtrise absolue de l'écriture, une fois qu'il m'eut répondu que l'écriture pour lui était incertitude absolue ? P. A.-G. est resté pour moi un Maître et un Ami de lettres. Et malgré la douleur et le manque à savoir que plus aucun échange désormais ne sera possible dans la suite des siècles, je n'arrive pas à regretter plus que ça notre non-réunion dans la vie hors les livres. Il est dans la nature des héros, même se réfutant comme tels par gracieuse simplicité, de garder leur part de mystère. P. A.-G. était un très grand héros littéraire. Érigé par la volonté, façonné par l'usage. Jusqu'au bout des ongles et des sourcils, jusqu'au bout du stylo et du traitement de texte.

Seul advenait pour lui ce qui vient se coucher en caractères noirs sur papier blanc. Là uniquement il était au meilleur de soi, et il n'a travaillé et n'a visé qu'à ça. Et toutes les vies recommencent quand ses caractères définitivement désirés puis advenus sous un œil lecteur renaissent.



Il y a ces jours où l'on se réveille mal luné avec l'impression que l'être humain est inutile sinon nuisible – à commencer par soi. Ces autres (beaucoup plus rares) où l'on se sent en instance de communion par clins d'œil, sourires et embrassades avec la terre entière. Ces autres encore où l'on essaie simplement de se rappeler comment faire avec sa vie et tout ce qu'elle comporte, notamment autrui ; et qu'on tire alors de la pile

entassée sur la table de chevet, le besoin d'un vade-mecum se faisant insistant, le livre écorné, plié, froissé de l'Ami Pierre pour aller directement à la page 72 et à la phrase d'attaque des *Années Arlette*, celle qu'on connaît presque par cœur à force mais pas mot à mot quand même, et donc ça vaut le coup d'y retourner pour se rafraîchir la beauté, et tout en même temps s'instruire et sourire et même rire une fois de plus, une belle nouvelle fois : « *Je rêve que je reste au lit toute la journée et que j'abandonne à la Confédération nationale du Patronat français le soin de faire tourner les affaires pour son plaisir personnel et moi, la couette tirée jusqu'aux oreilles, je mijote dans cette atmosphère à la Marcel Proust comme un petit lapin aux framboises se bonifiant à feu doux au fond d'un vieux fait-tout de cuivre.* » (*Toute une vie bien ratée, Les années Arlette*).

Ouf ! Notre journée est mieux partie. Maître-Ami P.A.-G., au petit jour, a su lui conférer la noblesse sensée qui sied aux vivants.

Petite anthologie personnelle :

Histoires secrètes (L.-O. Four, 1982 - réédition La Dragonne, 2013)

Les Radis bleus, journal (Le dé bleu, 1991 & Folio Gallimard)

Je ne suis pas un héros, récits (L'Arpenteur / Gallimard, 1996 & Folio Gallimard)

Toute une vie bien ratée, récits (L'Arpenteur / Gallimard, 1997 & Folio Gallimard)

L'Éternité est inutile, récits (L'Arpenteur / Gallimard, 2002)

Friterie-Bar Brunetti (L'Arpenteur / Gallimard, 2005)

Un cri (Cadex Éditions, 2007)

C'est tous les jours comme ça (Finitude, 2010, Grand Prix de l'Humour noir 2011)

Analyser la situation (Finitude, 2014. Posthume)

Une manière d'histoire saugrenue, un recueil d'hommages posthumes à P.A.-G. par ses amis écrivains (Franz Bartelt, Arno Bertina, Izabella Borges, Dominique Fabre, Christian Garcin, Brigitte Giraud, Éric Holder, Frédéric-Yves Jeannet, Martine Laval, Jean-Jacques Marimbert, Thomas Vinau, Antoine Volodine, Éric Vuillard) est également paru aux Éditions *Finitude* fin 2014.

P.S. destiné aux lecteurs titillés par l'identité du "grand imprécateur fou d'Ohlsdorf" de notre phrase d'exergue (soit les quatre derniers mots publiés à titre posthume par P.A.-G.) : tout indique qu'il doit s'agir de Thomas Bernhard, l'une des grandes admirations littéraires de notre Maître-Ami.

Vincent Gracy est né en 1954. Journaliste indépendant, il a travaillé pour plusieurs magazines et collaboré à l'écriture de nombreux reportages et documentaires pour la télévision. Il a publié *Ma femme, mes filles et moi* (Desclée de Brouwer, 2007).